

—Mon fils grandira dans la même attente.”

Tous deux s'embrassèrent de nouveau ; leurs cœurs débordaient ; il fut cependant convenu que l'on n'informerait les deux enfants des intentions de leurs pères qu'à l'âge où ils pourraient comprendre à quoi les obligeait ce paternel souhait.

Après un mois de séjour à Morenne, M. de Charmont partit.

Auguste lui promit d'aller avec toute la famille lui rendre cette visite au printemps suivant.

Hélas ! les deux amis ne devaient plus se revoir.

Madame de Charmont, malade de la poitrine, fut emmenée en Italie par son mari, qui réalisa sa fortune ; l'année ne s'écoula pas avant la mort de la jeune femme.

Rempli de crainte pour la santé délicate de Lydia, qu'il croyait atteinte du mal héréditaire, Bernard demeura dix années entières à Florence et à Naples, et ne songea au retour qu'au moment où sa fille compta dix-neuf ans.

A cette époque, madame de Morenne était veuve, la dernière recommandation de son mari avait été celle-ci :

“ N'oublie pas que Charmont a ma parole ! ”

Marcellin s'était incliné sous la main de son père, et avait à son tour pris un engagement formel.

#### IV

“ Voyons, cher enfant ! dit madame de Morenne en s'emparant de la main de Marcellin, il n'y a vraiment pas là de quoi t'alarmer si fort. La première fois que nous favons entretenu de ces projets, ils ont paru te sourire.

—Il est vrai, ma mère ; l'étrange même de ce mariage me plaisait. La vie active de M. de Charmont, la noblesse de son caractère me charmaient et excitaient en moi une admiration sincère. Les souvenirs que j'avais gardés de sa visite à Morenne, l'idée que je me faisais de Lydia, me jetaient dans de romantiques pensées. Mais depuis, ma mère, mes impressions se sont modifiées ; je n'ai plus regardé ce mariage que comme le dénouement d'un roman, intéressant à la lecture ; j'ai réfléchi, et je me suis sérieusement effrayé. Cette jeune fille inconnue, qui revient après dix ans passés à l'étranger, réalisera-t-elle l'idée que je me fais de celle qui doit être ma compagne ?

“ Si tu savais, mère chérie, ce que je rêvais, tandis que, couché aux pieds des grands arbres, je laissais flotter la brise sur le cou de la fantaisie.

“ Je ne demandais à celle qu'appelaient mes vœux intimes d'autres richesses que les qualités du cœur,

d'autre beauté que celle de l'âme et de l'intelligence.

“ Un peu d'or de plus ou de moins ne fait rien dans la balance du bonheur.

“ Je la voyais blonde comme les blés, belle comme toi, avec une figure moins grave, couronnée de ses tresses comme une tête dessinée par Albert Durer. Sa pose était chaste, recueillie ; elle ne riait pas, mais ses lèvres allaient sourire. Elle ne baissait point à terre les yeux humides et voilés comme des yeux d'enfant ; au contraire, elle les levait vers moi avec une sereine assurance, et paraissait me dire : Je suis celle que tu attends ; la femme forte dans sa faiblesse, timide et rougissante devant les hommes, courageuse quand il s'agit de se dévouer et de souffrir ! La louange banale de la foule m'embarrasse, mais un éloge de toi me rend heureuse. Tu es bon, loyal et doux ; ton but est le bonheur caché, la félicité qui se dérobe à l'œil des curieux ; tu m'as appelé, me voilà ! Si quelque considération étrangère te détourne de la voie dans laquelle tu devais me rencontrer, c'en est fait de ta joie en ce monde !

“ Voilà ce qu'elle me disait, ma mère.

—Ce sont des rêveries, mon fils, répondit madame de Morenne d'une voix indulgente et tendre. Tu passes de si longues heures à errer dans le parc que ton imagination s'est créé une chimère.

—Dont la réalité existe ; car enfin tu devais ressembler à ce portrait quand mon père t'a choisie.

—Je devais être moins souriante, mon fils ; mes malleurs étaient trop récents encore !

—Oui, mais tu avais des goûts simples, tandis que Lydia...

—J'étais pauvre et Lydia est riche... Tes préventions m'affligent, Marcellin ; cette jeune fille est belle... tu as vu son portrait.

—Dois-je m'en réjouir, ma mère ? Sans doute la compagne sur qui nos yeux se reposent doit posséder la beauté, mais, à mon avis, une beauté plus morale que physique, plus intérieure que visible. La beauté est un reflet. Celle qui deviendra ma femme sera peut-être belle pour moi seul, et la foule ne comprendra pas ce qui me charmera davantage en elle. Lydia possède une beauté souveraine, incontestable ; ses traits sont réguliers et sa taille majestueuse ; mais si je ne vois dans ses yeux que le désir de briller et que la coquetterie dans toute sa personne, cette beauté me causera plus de tourments qu'elle ne me donnera de bonheur. Encore une fois, ma mère, j'ai été gâté. Je vous ai vue sans cesse occupée de votre mari et de votre fils, vous oubliant pour eux,

leur donnant toute votre vie. Ne me grondez donc pas d'avoir peur... dans cette circonstance, la crainte est une sagesse...

—Mon enfant, reprit madame de Morenne, je n'aime point les opinions préconçues ni les théories... Pourquoi te délier de l'éducation que M. de Charmont a donnée à sa fille ?

(La suite au prochain numéro.)

Avec le présent numéro finissent les premiers six mois d'abonnement. Nous espérons que les quelques personnes qui n'ont souscrit que pour six mois continueront à recevoir le *Journal pour tous* et qu'elles nous feront parvenir le montant des autres six mois, car il ne faut pas oublier que notre journal est strictement payable d'avance.

#### HYGIENE DE LA FAMILLE.

Quelques considérations sur la nutrition en général.

##### L'EAU ET LE SEL.

L'idéal de la nutrition comprend une série nombreuse de phénomènes en apparence disparates, et qui présentent cependant une homogénéité merveilleuse.

Par cette examen, on arrive à se rendre un compte exact du travail de la nutrition, dans les êtres doués de vie et de mouvement.

En effet, qu'entend-on par nourriture si ce n'est une guerre continuelle que se livrent entre elles les matières animées ? Ainsi, on peut considérer l'axiome *mors tua, vita mea*, comme le véritable programme de la nature.

Tout procède, dans ce travail, avec une harmonie et un ordre admirables : végétaux et animaux forment un ensemble destiné à transformer en différents éléments les matériaux qui concourent à leur entretien.

Mais ce qui frappe surtout notre intelligence, c'est la méthode suivie par la nature pour la conservation et la multiplication des êtres au moyen de la nourriture.

Ainsi, les végétaux extraient de la terre le liquide qu'ils font circuler dans leur organisme, et le convertissent en tissus, qui constituent, à leur tour, la nourriture des herbivores. Ceux-ci les transforment en chair et autres matières animales, qui servent à leur tour d'aliments aux animaux carnivores.

La conversation de la vie se résume donc en ces termes. *Vivre aux dépens des êtres vivants, et cesser de vivre pour servir à l'existence des autres créatures.* C'est ainsi que la vie engendre la mort, et que de la mort naît la vie.

La science a donné des noms spéciaux aux différentes créatures qui peuplent la terre, pour indiquer les substances, dont chaque famille compose sa nourriture.

Ainsi, il y a les insectivores, herbivores, carnassiers, fructivores, etc., etc.